

Le désir de psychanalyse aujourd'hui

Le temps des cerises

Le temps des cerises est la métaphore d'un projet incertain, une anticipation folle, un futur qui nous attire. Chanter que nous chanterons le temps des cerises bonnes à manger, est-ce possible aujourd'hui et à quelles conditions ?

Nous savons que le désir d'analyse est mis à mal aussi bien pour celui qui sonne à votre porte la première fois que pour vous qui ouvrez la porte si vous n'y prenez pas garde. Plus qu'au paravant, la demande est dissimulée derrière une exigence immédiate et la réponse devrait l'être aussi. Il y a urgence, il faut être réparé en temps réel. Il suffirait au fond de cliquer sur la bonne icône pour que ça marche. Il faut que ça réponde, que l'autre réponde et surtout qu'il dise ce qu'il en pense puis ce qu'il faut faire. Or, cette demande là n'est pas celle que l'analyste avait l'habitude de considérer, mais c'était, il est vrai, il y a bien longtemps au temps des cerises. Que s'est-il passé depuis ? Sommes nous condamnés à la résignation ou, pire, au désespoir ? Un regard sensiblement différent est exigé de nous. Nous sommes contraints, à partir de notre expérience et d'une conviction (J. Hassoun disait à peu près qu'il avait quelques convictions et qu'il s'y tenait), de changer la manière dont nous envisageons le rapport de la psychanalyse et de la cure à la réalité, afin de ne pas rester cloué sur notre fauteuil sacré, ou notre sacré fauteuil, et devenir brebis bêlante du troupeau majoritaire ou même momies réactionnaires ? Contraints de changer, à partir de notre expérience, d'une conviction mais aussi d'une position politique. Nous y reviendrons.

Quelle que soit la demande exigeante et quel que soit l'offre, il faut du temps pour que la demande urgente se transforme en demande autre qui ne cessera d'évoluer avec l'évolution de la cure. Il faut du temps pour que le désir pointe son nez et se laisse apercevoir. Et, si jamais un désir d'analyse ne parvient pas à se manifester, n'est-ce pas tout de même le

pari analytique qu'il faut tenir, j'allais dire coûte que coûte. N'est-ce pas là une position fondamentale, basique, pour donner à celui ou celle qui vient nous voir la chance de... la chance de quoi au fond ? Pas nécessairement de faire une analyse selon nos schémas habituels, non, mais *sa chance* peut-être simplement, sa chance de s'affranchir, autant que faire se peut, de quelques aliénations intrapsychiques aussi bien que idéologico politico sociales. Mais en plus, pour nous donner à nous même la chance de contribuer au développement de la théorie et d'inventer notre pratique, une pratique nouvelle (mais n'est-elle pas toujours nouvelle ?) susceptible de « traiter » ces aliénations intra et extra. Car qu'est-ce qu'une cure sinon ne jamais cesser de contribuer à l'évolution de la demande pour qu'elle reste toujours suffisamment insatisfaite (mais pas trop) et reste un moteur de vie. Qu'est-ce qu'une cure sinon l'art de prendre son temps, l'art de s'affranchir du temps chronologique et de se laisser gagner par le temps qui, s'il compte pour le sujet, échappe pourtant au comptage. C'est le temps qui se conte et se raconte en une nouvelle grammaire.

Suis-je entrain de rabacher une berceuse largement connue ou de tenir des propos nostalgiques ? Je crois plutôt que nous sommes au temps de la colère qu'il conviendrait de convertir en position de résistance. En un temps, existait un mouvement de résistance à l'envahisseur allemand qui s'appelait les FFI (Forces Françaises de l'Intérieur). Je propose que nous gardions ce sigle FFI : Forces Freudiennes de l'Intérieur. Mais à quoi faut-il résister ?

Je ne vais pas détailler ce qui va mal, dont les attaques contre la psychanalyse ne sont qu'un élément, même s'il est très significatif d'une position politique dangereuse. Ces attaques ne sont pas pour rien dans la difficulté de chacun à maintenir son désir d'analyse. Le temps, semble-t-il, n'est pas à la compréhension mais *au faire* qui est l'envers ou la conséquence de ces attaques. Le temps logique paraît oublié. Le *faire* donne l'illusion d'être dans la réalité sans se rendre compte que de réalité, il y en a trop.

Annie Lebrun a écrit un livre très intéressant, virulent, incisif, intitulé *Du trop de réalité* (folio essais 2004) dont je voudrais citer quelques passages : « Réalité excessive que la surabondance, l'accumulation, la saturation d'informations gavent d'événements dans un carambolage d'excès de temps et d'excès d'espace », dit-elle (p. 20). Elle ajoute : le « monde [...] contraint peu à peu le langage à se

substituer aux idées, aux sentiments, aux opinions...qui font défaut devant une réalité de plus en plus envahissante » (p. 62). « La réalité excessive pèse [...] sur l'univers des mots censés en rendre compte » au point que ceux-ci, perdant leur plasticité, sont « condamnés à n'avoir plus qu'une signification unique » (p.65). Enfin : « En moins de dix ans le langage est devenu l'ombre de lui-même jusqu'à n'être même plus porteur de l'ombre des choses » (p.68). « ...de tels changements ne peuvent pas ne pas affecter la profondeur qui nous habite » (p.67). Elle en dit bien d'autres qui ne peuvent manquer de nous intéresser. Ainsi : « ...l'inadéquation du langage pseudo-scientifique à son objet est à mettre en parallèle avec le recours grandissant aux médicaments psychotropes pour soigner indifféremment psychoses, névroses, phobies, anxiétés ou dépressions... Avec d'ailleurs des effets d'anesthésie analogues qui, en niant pareillement la complexité de la vie intérieure, instaurent une insensibilité en train de prendre force de norme » (p.83).

On ne peut qu'être d'accord avec elle dans la mesure notamment où cela affecte le désir d'analyse. Trop de réalité, redoutable réalité qui n'autorise qu'une réponse *technique efficace* pour une exigence immédiate.

Le trop de réalité ne laisse pas sa place à la curiosité. Il nous arrache au rêve, à l'imaginaire, à l'incertain et à la surprise et produit donc une augmentation de la résistance à la psychanalyse. Il en dénature la demande, celle où le désir inconscient est en jeu. L'exigence consciente, est alors prévalente et sacrifie l'énigme du désir et la dimension analytique. Par sacrifice, il faut entendre empêchement majeur, accès barré, interdit mais pas disparition bien que nous soyons dans une logique question/réponse où à toute question il y a **forcément** une réponse. Le temps pris en compte est un temps réel où chaque seconde vaut pour une seconde. Le temps psychique, celui qui permet l'élaboration et la création semble inaccessible. C'est le temps de l'immédiateté qui empêche la projection et l'invention d'un futur.

Je n'ai pas trop utilisé le terme de résistance jusque là pour me le réserver maintenant. Je dois à Okba Natahi de m'avoir signalé le livre de J. Derrida, *Résistances*, (éd.Galilée, janv. 1996). L'auteur développe la distinction entre résistance à la psychanalyse et résistance **de** l'analyse.

S'appuyant sur Freud, Derrida dit que « dans le premier cas [résistance à], le *Fatum nous empêche sans nous*

interdire d'aller au delà ; mais comme il s'agit d'un empêchement externe en quelque sorte, on peut supposer qu'il y a du sens au-delà, qu'il y a du sens à aller au-delà, même si en fait on ne le peut pas. Dans le second cas [résistance **de**], il s'agit d'une limite structurelle qui nous interdit d'aller au-delà et laisse donc indécidée [il faut insister sur ce mot] la présomption de sens ». (p.27). Cette limite est semblable à l'ombilic du rêve qui est, dit-il en citant Freud « le lieu où il communique avec l'inconnu ». Il reviendra plus loin sur ce point en disant, à partir de la pulsion de mort : « Nous sommes là de retour au plus près de l'ombilic du rêve, [en] ce lieu où le désir de mort et le désir tout court appellent et disent l'analyse qu'ils interdisent, la disent en ne disant rien, répondent sans répondre... ». (p.38). Phrase à mes yeux très importante ainsi que la suivante. Il continue la citation précédente de Freud : « Les pensées du rêve, écrit donc Freud, [mais on pourrait dire aussi celles de l'analyse]...doivent rester sans conclusion,...sans terminaison et elles doivent courir de toute part dans le filet ramifié et réticulé de notre monde de pensée. C'est au lieu le plus épais de cet entrelacs que surgit le désir du rêve... » (p.27). Derrida ajoute : « Le lieu d'origine de ce désir serait donc le lieu même où l'analyse doit s'arrêter...Et ce lieu serait un nœud,ou un tissus enchevêtré, bref une synthèse inanalysable ». (p.29). Après avoir longuement parler des résistances identifiées par Freud, il poursuit, et ceci ne devrait pas nous déplaire : « Si... l'analyse s'est développée non seulement comme analyse des résistances psychiques individuelles mais comme analyse pratique des résistances culturelles, politiques et sociales..., il eut fallu, pour que cette histoire formât *une* histoire...que la psychanalyse eut elle-même un concept unifié de la résistance... ». (p.34). Enfin je terminerai les citations par celle-ci : [il y a] « à la fois une nécessité hyperbolique, la loi d'un " il faut analyser sans fin", ... *il reste* toujours à analyser, et d'autre part cette autre loi qui nous enjoint de prendre en compte ce qui est plus ou moins qu'une résistance à l'analyse, une résistance de ce "il reste à " ». (p. 49).

Ces citations trop longues sans doute me semblaient importantes pour établir la distinction entre résistance **à** et résistance **de**, dans leur articulation. Pourquoi ? Parce que la résistance **de** est structurelle tandis que la résistance **à** pourrait être dite conjoncturelle, donc variable et vulnérable. Tout ce que A. Lebrun décrit et dénonce, et d'une

manière générale la situation socio politique actuelle travaille dans le sens d'un développement de la résistance à la psychanalyse. Mais, à oublier l'importance de la résistance **de** la psychanalyse ou à confondre les deux, nous risquons d'oublier la psychanalyse elle-même. Car la résistance **de** est constituante de l'analyse. D'une certaine manière elle en est la (une des) condition tout en étant un invariant. Ce point d'inalysable, cette limite intrinsèque est en même temps la condition et la garantie qu'il y a possiblement de l'analyse. Il pourrait même être un point d'appui pour le psychanalyste qui tente de le rester.

La psychanalyse va jusqu'à ce point qui constitue une relance de l'analyse. C'est peut-être en ce sens que l'on peut dire que l'analyse est « infinie ». En fait, cette résistance là n'est pas même une résistance, comme dit Derrida. C'est un non lieu, c'est une absence « pleine ». Je ne sais plus si dans ce texte Derrida en parle mais on ne peut manquer d'évoquer das Ding, la Chose, « objet non réel, le noyau constant, irréductible et inaccessible au sujet », comme le souligne Dominique Gaucher dans Epistolettre 32. Un non lieu originaire, un non lieu d'absence d'où tout s'origine. Et pourtant, c'est un lieu impensable et irréprésentable. Paradoxe sans doute : la pensée requière l'impensé pour se constituer. De plus, l'existence insensée de ce non lieu à la fois saturé (saturé) et condition d'une ouverture, donne consistance au sentiment d'existence. Or, le trop de réalité dans la perspective d'un processus d'accumulation illimitée ne constitue qu'un ersatz du sentiment d'exister, comme le souligne A. Lebrun.

On a coutume de dire que la psychanalyse, ça n'existe pas, ça n'existe pas en dehors du transfert donc de la présence de l'analyste qui en fait l'offre et la soutient. Ne faudrait-il pas ajouter qu'elle existerait ou plutôt que les conditions de son exercice sont aussi fonctions de cette résistance **de**.

On l'aura compris, il est indispensable d'entendre les *bruits du monde* pour être à même d'écouter les dires singuliers. Faut-il pour autant lâcher sur la psychanalyse ? Par parenthèse, je n'entrerai pas dans le débat psychanalyse / psychothérapie, puisqu'au fond la psychanalyse est aussi thérapeutique. S'il ne faut pas lâcher sur la psychanalyse, alors il me semble que la transmission devient une affaire centrale entre autre parce qu'elle est une réponse politique aux *bruits du monde*.

Au colloque : *Jacques Hassoun...de mémoire*, j'avais été jusqu'à intituler mon propos : *La transmission, un geste révolutionnaire*. Rien que ça ! Et pourquoi pas, dans la mesure où la transmission fait rupture et ouverture pour du nouveau et de l'imprévisible. On ne sait pas ce que l'on transmet, on ne sait pas ce qui nous est transmis mais quelque chose passe en contrebande, comme disait J. Hassoun, et tout est changé. Au fond, accepter et même revendiquer la transmission, c'est miser sur l'incertitude, la surprise et l'invention. Face à l'insécurité politiquement correcte, aux classements, codifications, préventions obsessionnelles et glorifications du risque zéro, même celui d'aller mieux, la transmission de la psychanalyse devient un combat politique. Elle est aussi une relance du désir qui est central pour être dans cette *disposition à la transmission*. Mais « Les psychanalystes savent bien la nécessité de s'inscrire dans l'histoire et le politique puisque de tout temps, de Freud à Lacan et au-delà, ils ne cessent d'inventer la psychanalyse pour faire advenir les sujets singuliers, sujets aussi de l'histoire et donc du politique » (C.S.) La transmission de la psychanalyse est la condition de l'exercice de cette dernière et la dimension politique ne manque ni à l'une ni à l'autre. Nicole Edith Thévenin dans son livre *Le Prince et l'Hypocrite* (édit. Syllepse), citant d'ailleurs Freud nous le dit clairement : « Il ne s'agit pas de faire des enfants révolutionnaires nous dit Freud, mais de rendre quelqu'un suffisamment bien dans sa peau pour qu'il ne se range pas du côté de la réaction car la psychanalyse contient en elle-même suffisamment de facteurs révolutionnaires ». (Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse). Elle ajoute : « Déclaration qui pourrait paraître surprenante, en ce qu'elle met en liens directs psychanalyse et politique (tâche politique et éthique psychanalytique)...sous la forme d'une production propre à la théorie et au processus analytique et qui ouvre sur...l'effet-sujet ».

A mes yeux, il s'agit donc, aujourd'hui particulièrement, de tenir bon sur la psychanalyse, là où le durcharbeit est toujours possible en dépit de toutes les résistances si le désir de l'analyste y est, « désir inconscient de psychanalyse qui aurait ce caractère invariant », nous dit V.Perdigon (Epis.32). Tenir bon sur la psychanalyse, c'est aussi tenir bon sur la transmission. « L'acte de transmission réintroduit la fiction, là où la répétition reste une narration sans

fiction. Elle use de la tradition [j'ajouterai y compris la tradition freudienne] comme d'un étayage, d'une pièce essentielle et superflue. [Je souligne cette phrase]. Elle est un acte fondateur du sujet », écrit J.H. S'il convient d'adapter sa pratique, c'est à partir de ce tenir bon. A partir de ce tenir bon, position éthique et politique, et à partir de l'écoute des bruits du monde, il est possible d'écouter différemment et d'inventer à chaque fois la pratique. Mais c'est bien ce que nous avons l'habitude de faire et ça relève en fait du « tact » de l'analyste plus que d'une recherche délibérée d'une technique nouvelle.

Le temps des cerises ce n'est peut-être rien d'autre que le temps de la transmission, celle qui ne s'arrête jamais, qui reste sans conclusion. FFI : Forces Freudiennes de l'Intérieur.

Septembre 2009